

(Se) donner:  
à quoi bon?



Félix Moser

la question

la question

# **(Se) donner: à quoi bon?**

Félix Moser



[www.lhebe.ch](http://www.lhebe.ch)

## La quest on, c'est quoi au juste?

La collection la quest on propose de petits livres au format de poche abordant des sujets d'actualité, des problématiques scientifiques comme des questions inutiles de tous les jours.

La quest on suscite la réflexion, notamment par un ton volontiers provocateur qui la démarque des publications existantes.

<sup>1</sup> *Triple volonté:  
 tre plaisant,  
 tre didactique,  
interpeller*

S'adressant   tout public<sup>1</sup>, cette collection a aussi une volonté pratique en élargissant chaque thème par, entre autres, des conseils précis, des adresses, des indications bibliographiques, un relais Internet<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> [www.lhebe.ch](http://www.lhebe.ch)

Les auteurs de la quest on sont des personnalités reconnues dans leur domaine. Toutes sont   même d'apporter un éclairage   la fois rigoureux et insolite sur le sujet choisi.

La crédibilité et la continuité de la collection sont assurées par une équipe pluridisciplinaire réunie par les Editions de l'Hèbe<sup>3</sup>. Celles-ci ont voulu, au travers de cette aventure éditoriale, montrer que la connaissance n'est pas l'apanage d'un petit nombre et que les bons livres ne sont pas forcément les plus chers et les plus ennuyeux!

*<sup>3</sup> Les Editions de l'Hèbe publient aussi des romans et des essais, en particulier dans le domaine de la littérature d'émergence*

La question se veut le compagnon idéal du voyageur, de l'étudiant ou de toute personne qui veut en savoir le plus possible vite et bien.

Pour découvrir la totalité des titres disponibles dans cette collection, visitez [www.lhebe.ch](http://www.lhebe.ch).

© Les Editions de l'Hèbe  
ISBN 2-88485-004-X  
Tous droits réservés  
avril 2004

Félix Moser est né à Berne en 1953. Sur le plan professionnel, il a effectué ses études de théologie à l'Université de Neuchâtel. Puis il a exercé le ministère pastoral, d'abord dans l'Eglise Réformée de France où il a été notamment aumônier des prisons de Caen. Il a été ensuite pasteur dans les Montagnes neuchâteloises, à La Chaux-de-Fonds et au Locle. Parallèlement et en confrontation avec ce travail de terrain, Félix Moser a rédigé une thèse de doctorat; elle s'intitule *Les croyants non pratiquants*, Genève, Labor et Fides, 1999. Dans cet ouvrage, il cerne les motivations et les intérêts de ceux et celles qui demandent à l'Église de les accompagner dans les passages de leur vie et de leurs proches (par exemple les enterrements). Il cherche également à comprendre pourquoi la majorité de nos contemporains ne se reconnaissent pas ou peu dans les Eglises institutionnelles. Depuis 1996, il enseigne la théologie pratique à la Faculté autonome de Théologie protestante de l'Université de Genève.

Félix Moser est marié et père de quatre enfants: Aline, Mireille, Marion et Anne-Claire. Il dédie cet ouvrage à sa femme Ariane.

L'acte de donner n'est-il pas tout simple? Alors pourquoi décortiquer les mécanismes du don?

La simplicité du verbe "donner" n'est qu'apparente et ce verbe cache en réalité une foule de questions qui ouvrent sur une délibération intérieure: comment se donner sans se décourager ni tomber dans le *burn-out*? Les êtres humains sont-ils encore capables de générosité et de chaleur ou sont-ils définitivement enfermés dans les prisons froides de l'égoïsme?

Tous les jours, de multiples sollicitations nous interpellent: par courrier, par téléphone ou par fax. Il n'est plus un domaine de la santé, de l'écologie, de l'instruction, des relations avec le tiers monde, de la lutte pour la paix, qui ne regroupe autour de lui une myriade d'associations qui demandent un soutien. Et que dire des rencontres plus directes et du malaise qu'elles peuvent susciter, lorsque nous croisons le regard d'un mendiant au coin de la rue par exemple? Qui ne se sent pas lassé et irrité par ces multiples sollicitations extérieures? La fatigue guette ceux qui donnent leur temps et leur énergie par le biais du bénévolat. Et qui d'entre vous ne se dit pas de temps en temps qu'entre les différentes obligations et le stress professionnel, il a déjà fait sa part?

Il faut ajouter à cela que notre société prône l'épanouissement personnel. Elle dit à sa manière: "Charité bien ordonnée commence par soi-même". Lorsque l'on évoque la réalité de l'aide pour autrui et des dons, la saturation émerge, et le torrent de sollicitations extérieures finit par éteindre le feu sacré de l'altruisme. Devant tant de personnes qui demandent et parfois quémandent, l'agacement se mélange à la pitié sentimentale: comment réagir? Vous êtes attablé à une table de restaurant. Une personne que la timidité rend un peu gauche s'approche. Elle pose à côté de votre verre un porte-clé muni d'un petit carton ainsi libellé: "*Je suis sourd. Je ne désire pas l'aumône mais une petite aide de votre part pour pouvoir vivre dignement dans notre société. Je vends cet objet au prix de 3.50 Euros. A votre bon cœur merci!*" L'hésitation vous gagne... Est-il utile, voire opportun, de faire la charité dans ce monde injuste? Cette personne a-t-elle besoin d'aide ou fait-elle partie d'un réseau clandestin qui l'exploite? Mais déjà la personne sourde vient rechercher son porte-clé. Il faut alors se décider. Donner pour soulager sa conscience? Ne pas donner par exaspération: on ne peut même plus avoir une heure tranquille pour bavarder avec des amis!

Pourtant le don absolu nous attire: qui ne rêve pas de participer à la construction d'un monde meilleur? Qui n'a jamais aspiré à vivre un don totalement désintéressé? "Ah! tout



quitter et partir au loin pour aider les plus démunis, se libérer des attaches de notre société de consommation, se sentir enfin utile, heureux peut-être...". Les circonstances ne permettent pas toujours la réalisation de ce rêve. L'envie de partager reste tenace, dépassant nos fatigues passagères. Le don se tapit au creux de nos élans de générosité et de nos sursauts de réalisme. Les actes de bienfaisance et les engagements possibles fluctuent à la mesure de l'interminable liste des détreesses et des catastrophes: lutte pour l'abolition du travail des enfants, sauvetage de la forêt, "mines antipersonnelles". A chaque coin de rue, la question du don et de notre engagement nous incite à répondre.

Mais est-il possible de donner tout en "y trouvant aussi son compte"?

Il existe plusieurs manières d'analyser le don. Les sciences humaines, comme la psychologie ou la sociologie par exemple, constituent autant de projecteurs qui éclairent une même réalité différemment. Ces divers éclairages renouvellent le regard sur le don. Il est bon que le lecteur sache alors que le point de vue adopté par l'auteur est théologique. Par conviction et par métier, je suis appelé à revisiter et à défendre l'héritage chrétien. Lorsqu'il est question de don altruiste, cette tradition est par ailleurs souvent invoquée: qui n'a jamais été enjoint de calquer son action sur celle du Bon Samaritain ou d'appliquer le commandement

selon lequel il faut aimer son prochain comme soi-même? Or le christianisme subit aujourd'hui une contestation: le don absolu du Christ et le don de soi total que celui-là implique sont devenus incompréhensibles pour un grand nombre de contemporains. Il vaut la peine de revisiter l'héritage chrétien en s'interrogeant sur ce que la tradition a légué quant au thème du don. Ce travail de relecture propose un nouveau regard sur la manière d'appréhender et d'exercer l'acte de donner.

Un mot sur l'itinéraire. Je vous propose de commencer par une visite guidée rappelant les caractéristiques principales du don.

Cette *première étape* sera l'occasion de rappeler les différentes pratiques liées à l'acte de donner.

Une *deuxième étape* nous invitera à réfléchir à la place qu'occupe le don dans notre société moderne: le don est-il relégué dans le musée des objets curieux ou, au contraire, est-il devenu une star médiatique?

Force est de constater que l'acte charitable aujourd'hui fait l'objet d'une sévère critique. La *troisième étape* permettra de faire état de ces critiques et passera en revue les reproches adressés à l'acte de donner.

Dans une *quatrième étape*, quelques arrêts sur images présenteront les principales façons de (se) donner: don *d'argent*, don *de temps*, don *de soi* et de ses diverses conséquences.

En conclusion, nous nouerons la gerbe autour de l'interrogation cadre qui tisse le fil rouge de cet essai: *(Se) donner: à quoi bon?*

## 1 - Quels sont les ingrédients qui forment le don?

En accolant le verbe "donner" à un contenu précis, le jeu des associations laisse surgir une multitude de significations qui s'entassent et s'entrechoquent. Apparemment, on peut tout donner, à commencer par la vie, la mort ou son sang. On peut également donner l'hospitalité en proposant le boire ou le manger; on peut aussi offrir une pierre précieuse ou une somme d'argent.

La multitude de ces expressions<sup>1</sup> attire l'attention sur le fait que le don possède une valeur universelle et renvoie à une réalité humaine fondamentale. Mais pour dessiner de façon moins floue les contours du sujet de ce livre, je m'en tiendrai aux dons tels que nous les vivons dans la sphère sociale.

Or dans ce domaine aussi, le don recouvre des réalités fort diverses qui ne semblent pas liées entre elles. Il est utile d'y mettre un peu d'ordre. Vous conviendrez avec moi que donner l'heure n'est pas équivalent à donner sa montre. Pour sortir du fouillis des significations, distinguons *l'objet du don* de *l'acte de donner*. En tant que *signe*, le don renvoie

<sup>1</sup> Jacques Derrida, *Donner le temps, tome 1: La fausse monnaie*, Paris, Galilée, 1991, p. 70

à une réalité qui à la fois englobe et dépasse l'objet qu'il représente. Par exemple, un beau bracelet offert est signe d'amour pour la personne aimée. Pour être perçu de façon adéquate, le signe doit être interprété. La tâche d'interprétation demeurera toujours, car les dons revêtent des significations différentes en fonction du contexte et du cadre qu'ils contribuent à créer. Des fleurs peuvent ainsi accompagner la déclaration d'un homme amoureux ou être le signe de la reconnaissance qu'une entreprise témoigne à l'une de ses employées qui fête ses dix ans d'activité en son sein. Ce même bouquet peut encore accompagner de façon plus conventionnelle les remerciements que vous voulez adresser à une personne qui vous invite à dîner.

Le don ouvre ainsi sur une *activité symbolique*. L'objet matériel ne constitue jamais à lui seul un don<sup>2</sup>. L'expression populaire "*C'est l'intention qui compte*" traduit ainsi une intuition exacte: la remise d'un simple objet dit plus et autre chose qu'une transaction marchande. Si quelqu'un vous offre un CD de Bach qui est votre compositeur préféré, il vous donne, avec cet objet, la reconnaissance de ce que vous êtes. Ainsi, *l'acte de donner* constitue un moyen d'expression, un langage codé. Un cadeau "bien ajusté" personnalise le don de façon bienvenue et favorise une relation humaine; *il nourrit un lien*. L'objet donné offre également de

<sup>2</sup> *Le don s'accompagne d'un esprit du don, c'est-à-dire d'une intention du donateur qui ouvre sur une interprétation du receveur*

sortir de la routine quotidienne; il représente ce petit plus qui “met du piment dans la vie”. Un stylo en argent posé sur votre bureau rappelle une présence, celle de la personne qui vous l’a offert. Or seul le contexte permet de comprendre qu’il s’agit vraiment d’un don: ce dernier ne se rappelle comme tel à votre souvenir que replacé dans un cadre de références. De façon très curieuse, ce système de références *doit* comporter une part de *non-dit*, il est soumis à des règles *implicites*. Quand on fait un cadeau, il *ne faut pas trop en dire*. Un présent doit garder sa part de mystère, de non-explicité. Il serait par exemple de fort mauvais goût de souligner le prix élevé d’un cadeau. De même, si quelqu’un a reçu un présent qui ne correspond pas à ce qu’il attendait, il ne va pas faire preuve de cynisme et blesser autrui en lui disant: “Non franchement, je trouve ton cadeau raté.”

Ces quelques exemples aident à saisir que le cadre de références met en jeu des relations entre des personnes qui, à des *degrés divers*, *s’investissent dans le don*. Il existe un lien entre l’objet du don et les personnes qui le donnent et le reçoivent<sup>3</sup>. Mais quelles sont alors les relations établies par l’échange de présents?

Arrivés à ce point, il est utile de classer les dons en deux grandes catégories: le don *traditionnel* (appelé souvent don archaïque parce qu’il est très ancien) et le don *moderne*.

<sup>3</sup> *L’acte de donner éveille des attentes, en particulier de type relationnel. Parler d’attente signifie prendre un risque de surprendre agréablement ou de décevoir*

## 2 - Qu'est-ce qu'un don traditionnel?

Parler du don signifie nécessairement entrer dans l'histoire des mentalités et des coutumes. Seule l'épaisseur historique permet de comprendre le système de circulation créé par l'échange de dons. Des traditions relativement stables semblent traverser les siècles autour des présents que nous échangeons. La fête de Noël et en particulier les récits des rois mages offrant de l'or, de la myrrhe et de l'encens ont généré l'échange de cadeaux. Or la nature et la forme des présents se trouvent liées à l'économie et aux moyens dont disposent ceux et celles qui les échangent. Vos arrière-grands-parents vous ont peut-être parlé de l'orange traditionnelle, qui représentait, de leur temps, *le cadeau par excellence*.

La relative permanence qui marque l'échange de dons liés à des cérémonies ne doit toutefois pas masquer les changements survenus. L'évolution des mentalités et de la société conditionne la manière dont circulent les dons. Un exemple choisi illustre ce fait. Les étrennes désignaient autrefois des cadeaux faits à des domestiques. Elles véhiculaient un modèle d'autorité paternaliste basé sur une manière de considérer les employés subalternes: bien que membres aimés partageant la vie quotidienne de la maison, ceux-ci étaient considérés comme

inférieurs. Le fait de leur donner une pièce de quelques francs marquait à la fois l'estime, voire l'affection que les patrons leur portaient, mais soulignait aussi leur différence de rang et de statut social. Avant-hier les étrennes, hier les gratifications, aujourd'hui un treizième salaire indiquent l'évolution des mœurs concernant les dons et traduisent à leur manière l'évolution des rapports sociaux.

Le don traditionnel se présente ainsi comme un système d'échanges codifiés entre des personnes qui n'occupent ni la même place ni le même rang dans la société. Dans cette optique, l'ethnologue Marcel Mauss<sup>4</sup> analyse le don comme un vaste réseau de relations, commandé par des lois et des règles strictes qui structurent *l'ensemble* des sociétés traditionnelles. Il relève que le don s'inscrit dans un circuit d'échanges obligatoires: "Les sociétés ont progressé dans la mesure où elles-mêmes, leurs sous-groupes et enfin leurs individus, ont su stabiliser leurs rapports, donner, recevoir, et enfin rendre".

Examinons à présent ces trois obligations ("donner, recevoir, rendre") en mentionnant ce que le non-respect de leurs devoirs entraîne pour ceux qui les transgressent.

*L'obligation de donner*: dans les sociétés archaïques, le don est signe de la richesse du donateur. L'importance des présents offerts marque la place que les donateurs occupent

<sup>4</sup> Marcel Mauss est né en 1872 et décédé en 1950. Son livre le plus célèbre s'intitule: "Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques", in: *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, Quadriga, 1993<sup>5</sup> [1923], p. 142-279, pour la citation p. 278

<sup>5</sup> Marcel Mauss,  
 “Essai sur le don”,  
 op. cit., p. 162-163

<sup>6</sup> Marcel Mauss,  
 “Essai sur le don”,  
 op. cit., p. 212

dans la hiérarchisation sociale. Ne pas donner signifie ainsi perdre du prestige et, surtout, couper les liens sociaux: “Refuser de donner, négliger d’inviter comme refuser de rendre équivaut à déclarer la guerre: c’est refuser l’alliance et la communion”<sup>5</sup>.

Non moins impérative est l’*obligation de recevoir*: celui qui refuse un cadeau commet un affront. Par cette fin de non-recevoir, il lance une injure à autrui.

Le circuit du don n’est complet que s’il s’enchaîne sur l’*obligation de rendre*: ne pas rendre sous-entend ne pas avoir les moyens de le faire. Le receveur s’avoue alors socialement vaincu: “L’obligation de rendre dignement est impérative. On perd la face à jamais si on ne rend pas, ou si on ne détruit pas les valeurs équivalentes”<sup>6</sup>. Par exemple, si un chef de tribu ou de clan organisait une fête marquée par des festins et des échanges de cadeaux, il était impératif que ceux qui bénéficiaient de ses largesses mettent à leur tour sur pieds une cérémonie, si possible encore plus grandiose.

Dans l’enchaînement du “donner, recevoir, rendre”, il faut noter que le dernier verbe, lié à l’acte de restituer, constitue le moment-clé de l’échange. Par le jeu de l’acquittement et de la restitution, le système de circulation des biens se voit, en effet, continuellement relancé. Dans la perception traditionnelle du don, “rendre” constitue la dynamique du processus et structure de façon décisive les



liens sociaux. On comprend bien cela en songeant aux invitations passées entre connaissances et amis: lorsqu'une personne était reçue chez une autre, les conventions prescrivaient de rendre cette invitation. Une expression allemande parlait même à cette occasion de l'obligation de "se revancher", c'est-à-dire de "rendre" ou de "redonner" impérativement ce qui avait été donné. Les cadeaux effectués lors de mariages, par exemple, permettaient d'opérer de subtils rééquilibrages dans les relations, sauvegardant l'honneur de toutes les parties en présence. La possibilité de *faire* des dons et surtout *l'obligation* d'en recevoir et d'en *rendre* à autrui s'avérait vitale pour ceux qui en bénéficiaient, les différentes transactions exprimant chacune à leur manière une sorte de lutte des places. Dans cette perspective, le don archaïque peut-être considéré comme l'expression d'un *rapport de force*<sup>7</sup> lié au prestige de celui qui donne et de celui qui reçoit.

A l'origine donc, le don traduit une sorte de combat pour l'honneur. Ce point lié à l'histoire du don rappelle quelque chose d'essentiel, à savoir qu'il est souvent plus flatteur de montrer sa richesse en donnant plutôt que d'être contraint à recevoir.

<sup>7</sup> Cf. Bruno Karsenti, Marcel Mauss. *Le fait social total*, Paris, PUF, 1994, p. 34 et 35

### 3 - Qu'est devenu le don traditionnel?

Nous avons tendance à oublier la dimension sociale obligatoire du don, car, de nos jours, le cadeau se veut la traduction d'un sentiment et il doit être désintéressé. En effet, alors que nos rapports sociaux se sont distendus, les obligations liées aux coutumes sociales tendent à s'estomper. Pour reprendre l'exemple de l'invitation évoqué ci-dessus, la contrainte d'inviter des connaissances qui vous avaient invité pour une première réception n'est plus impérative. Les critères de l'envie et de la joie de se revoir jouent un rôle tout aussi, si ce n'est plus, important que le poids des conventions.

Le don archaïque cède la place au don moderne. Celui-ci insiste sur l'idée de sincérité et de spontanéité liées aux sentiments et à l'émotion. Il s'identifie avec cet élan libre et généreux de sympathie qui présuppose que l'on se mette à la place de son prochain. Il implique un geste d'abandon gratuit. Dans cette optique, voici la définition d'Alain Caillé<sup>8</sup>: "Le don est une prestation de biens ou de service effectuée sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer du lien, du social entre des personnes". La personne qui donne ne cherche pas une réciprocité immédiate: elle quitte la logique du "donnant-donnant". La nature du don,

<sup>8</sup> Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement*. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres, Paris, Editions La Découverte/ M.A.U.S.S., 1994, p. 236

quel qu'il soit, ne peut entrer dans la logique du calcul. Le don apparaît alors comme une manière de *transgresser certaines règles*, et c'est la raison pour laquelle il comporte parfois un côté excessif: il contredit par exemple les lois du bon sens et de la sagesse qui incitent à la prudence, à la prévision ou à l'économie. Le don est le fruit concret de la générosité, qui réside dans la capacité d'être libéré du besoin de sécurité.

## **4 - Les dons sont-ils tous des actes libres?**

Malgré son aspect direct et spontané, le don moderne s'inscrit dans la vie sociale et ses conventions. En ce sens, l'observateur peut repérer des ressemblances entre le don moderne et le don traditionnel. L'obligation sociale qui se jouait autour des verbes "donner", "recevoir" et "rendre" structure toujours la vie en société mais de façon moins contraignante. Cet assouplissement toutefois n'empêche pas le recours au *don cérémoniel*. Ce dernier, en effet, renvoie à une réalité essentielle, voire vitale de nos vies personnelles et communautaires; il demeure l'un des seuls moyens susceptibles de *signifier la reconnaissance sociale portée à autrui*. Or ces liens sociaux – et la reconnaissance qu'ils impliquent – s'avèrent tout aussi indispensables que fragiles. La force des

<sup>9</sup> Pour plus de détails, voir Erving Goffmann, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1: *La présentation de soi*, trad. A. Accardo, Paris, Minuit, *Le sens commun*, 1973

dons traditionnels réside dans la possibilité d'exprimer de façon quasi universelle la volonté de tisser voire de renouer des liens qui s'étaient distendus. Les dons obligatoires liés aux rituels de confirmations<sup>9</sup> (par le don de ce billet de concert, je vous montre que je vous estime) et aux rituels de réparations (une boîte de pralinés cherche à apporter un peu de douceur dans une relation devenue amère) comportent l'avantage d'être universels et compris même par ceux et celles dont nous ne partageons pas la langue. Le don traditionnel possède donc toujours cette capacité de pouvoir exprimer ce que nous ne pouvons dire par des mots et signifie l'estime et l'honneur que nous portons à l'autre.

Le don traditionnel est aujourd'hui complété par des actes généreux moins conventionnels qui comportent une dimension éthique et charitable plus marquée: ces actes visent le bien d'autrui.

## **5 - Notre société marchande risque-t-elle d'étouffer le don?**

En ce début du vingt-et-unième siècle, le système marchand, dominé par la libre concurrence, dicte sa loi. Il serait pourtant naïf et même erroné de dénoncer l'économie comprise en tant que science. L'étude des échanges commerciaux s'avère en effet

indispensable pour comprendre les mécanismes qui régissent notre société. Par contre, et à bon droit, nous pouvons nous montrer critiques face à la prétention d'opérer tous les choix de notre vie collective au travers de la lunette des impératifs financiers. La légitime préoccupation d'une gestion saine ne peut servir d'alibi pour justifier la course au profit. Notre société occidentale baigne dans une culture de l'excellence: seuls les meilleurs peuvent survivre, les autres sont délaissés sur le bas-côté de la courbe de la croissance. Seuls ceux qui répondent le mieux aux critères de rentabilité vainquent.

Or qui veut gagner les batailles économiques aujourd'hui doit faire preuve de vitesse. En effet, ce qui caractérise notre société, c'est d'abord *l'accélération incroyable des échanges*. L'exemple de l'informatique est frappant: ce qui a été acheté hier est déjà presque démodé aujourd'hui et le sera à coup sûr demain. Or la vitesse des échanges des biens et des objets a une incidence directe sur la question du don: elle *dépersonnalise* les objets en les détachant encore plus rapidement de leur signification symbolique et affective. Nos grands-parents bichonnaient leurs voitures. Aujourd'hui nos machines sont considérées avant tout sous leur angle fonctionnel et leur valeur marchande, et il vaut souvent mieux, dès lors, jeter que réparer. Cette dévaluation et cette dépersonnalisation des objets

entraînent une dévaluation et une dépersonnalisation équivalentes de ceux et de celles qui les fabriquent. Peu importe que votre mixer ait été fabriqué en France, à Taiwan, au Japon ou en Corée du Sud: tout devient échangeable, délocalisable, flexible, et la main d'œuvre en subit les conséquences. L'échange marchand semble roi et dicte sa loi à l'ensemble du royaume de la consommation. La mondialisation rend plus dure la concurrence effrénée, née de la lutte pour sauvegarder les emplois, et elle attise les volontés de battre les records des bénéficiaires. Les mécanismes qui commandent ces phénomènes s'avèrent fort complexes et techniques. Pour cette raison peut-être, la globalisation a engendré dans la mentalité contemporaine un sentiment de dépit et d'impuissance: ne dit-on pas que notre société actuelle "ne fait pas de cadeaux"? Immergés dans la conscience de l'âpreté des luttes économiques et habités par un fort sentiment d'insécurité, nombreux sont ceux et celles qui développent aujourd'hui une image pessimiste de leurs semblables. Il semble que le monde soit devenu le lieu de l'expression de la loi du plus fort, et à ce jeu-là, seuls les plus déterminés et les plus égoïstes gagnent.

Mais ce tableau assez noir, esquissé à gros traits, correspond-il à l'ensemble de la réalité socio-économique et sociale? N'y a-t-il plus de place, en notre monde, pour un peu de bonté?

## 6 - Dans quelles circonstances notre société se montre-t-elle généreuse?

Il paraît loin le temps de la remise en cause impertinente des conventions morales et religieuses. Il paraît révolu le temps des contestations face à des institutions caritatives toutes-puissantes et solides. Certes, vous écoutez peut-être encore Jacques Dutronc avec plaisir: il distille dans ses anciennes chansons une ironie douce amère. Aujourd'hui ces mélodies dégagent un parfum de nostalgie: l'individualisme d'antan semble gai et insouciant: "*J'ai déjà donné* [...]  
*La Croix Rouge, les éboueurs, les démarcheurs, les représentants d'aspirateurs, les marchands de malheur, j'ai déjà donné*"<sup>10</sup>.

Si hier nous pouvions nous moquer des œuvres de bienfaisance et de leurs méthodes, aujourd'hui, réalisme oblige, nous découvrons qu'elles aussi sont soumises aux lois de la libre concurrence. Quelle place la philanthropie et la générosité occupent-elles dans notre société moderne? Voici en guise de réponse quelques éléments d'analyse de notre mentalité contemporaine.

La vague de générosité est portée comme une houle par les grands canaux d'information. Après un gala de charité télévisé, les organisations d'entraide peuvent souvent parler en termes de millions de

<sup>10</sup> Jacques Dutronc, "J'ai déjà donné", in: *L'Intégrale Dutronc, Les années Columbia: 1980-1987, chanson n° 5*

francs récoltés. De plus, l'utilisation des médias offre une gigantesque plate-forme aux spectacles de la misère: cette dernière touche, car elle éveille le sentiment de pitié. Nos contemporains savent se laisser émouvoir; ils ne sont pas que des êtres prisonniers des eaux glacées du profit et de l'indifférence. L'émotion, attisée par la détresse placée sous les feux des projecteurs, délie les bourses. Cette mise en scène moderne de toutes les souffrances humaines ne fait que révéler la vraie nature de la pitié. La médiatisation renvoie à l'un des motifs fondamentaux de l'acte de bienfaisance, c'est par la *vue* que le *cœur* est touché. Par le canal du voir chacun et chacune d'entre nous se laisse émouvoir.

Les médias cherchent à répondre directement à une aspiration profonde de nos contemporains. Cette dernière mérite d'être bien comprise. L'accélération des échanges liés à la globalisation implique la dépersonnalisation mentionnée plus haut. Mais cette dernière provoque une réaction de compensation. Les relations de lutte et de compétition alimentent par contraste une quête diffuse de relations chaleureuses et d'intimité. Or ce point importe pour le don. En effet, nous ne vivons plus seulement dans le règne de l'opinion publique, mais également dans celui de *l'affectif*. Marquée par le désenchantement, notre société voit s'éteindre la flamme des grandes causes révolutionnaires. Si cette flamme semble se



rallumer dans certains mouvements altermondialistes, la majorité de nos concitoyens cherchent des idéaux plus réalistes. Participer même en spectateurs à ces grands-messes télévisées rend proches et donne la possibilité de communier avec autrui, et donc de se sentir à sa façon partie prenante d'un tout. Les gestes de charité se révèlent ainsi être un moyen de combattre non seulement le sentiment d'impuissance, mais aussi l'isolement. Le téléthon<sup>11</sup>, par exemple, ou les concerts des "Enfoirés", fidèles aux "Restos du cœur" de Coluche, permettent de se sentir appartenir à une même communauté de destin. Ils sont une façon d'exprimer sa solidarité face à tous les "cabossés" et "déhérités de la vie".

Deux réalités qui semblent contradictoires s'éclairent alors l'une l'autre: la réalité du monde de la concurrence impitoyable d'un côté, et celle des élans du cœur de l'autre. Ces deux manières d'habiter notre société "font système"; elles sont en interaction.

La générosité se laisse appréhender comme une réaction contre la dépersonnalisation et la perte de puissance imposées par la logique marchande. Il me paraît trop facile de porter un jugement de valeur définitif sur cette évolution de la société, d'abord parce qu'il serait bien présomptueux de se mettre à distance d'un phénomène auquel chacun participe, ensuite et surtout parce que les causes défendues à la télévision, lors de

<sup>11</sup> Pascal Bruckner, *La tentation de l'innocence*, Paris, Grasset et Fasquelle, *Le Livre de Poche n° 9*, 1995, p. 225-263; pour l'analyse lucide du téléthon voir p. 244-245

soirées organisées pour aider la recherche scientifique à lutter contre le sida ou le cancer, méritent notre soutien. Il serait bien malvenu dès lors de briser ces élans du cœur. De plus, les gestes les plus quotidiens, comme par exemple celui d'accorder son soutien aux produits Max Havelaar, constituent déjà des pas dans la bonne direction. Par ailleurs, nous ne pouvons nier qu'il survient des catastrophes naturelles et humanitaires qui nécessitent une aide urgente. Dans ces situations, seul un élan de solidarité collectif et rapide peut soulager les populations dans le besoin: on ne peut ajourner une distribution de vivres, d'eau, de tentes et de médicaments. La médiatisation des détresses comporte également des aspects positifs.

La lutte pour une vie digne et le combat pour la justice invitent cependant à rester lucides et attentifs aux dérapages liés à cette mise en scène de l'humanitaire. Faut-il se réjouir sans partage de ce nouveau genre? Très partiellement, si l'on considère les *conséquences* de la médiatisation de la bienfaisance par la Télévision, point qu'il nous faut développer maintenant.

## 7 - Pourquoi faut-il être critique face aux dons modernes?

Examinons quelques dérives liées à la charité médiatisée.

Pour lutter contre la dépersonnalisation croissante dans notre société tout d'abord, les animateurs risquent de *jouer exagérément avec les cordes sensibles des téléspectateurs*. La première dérive commence quand une personne handicapée ou victime d'une catastrophe naturelle, poussée dans ses derniers retranchements par des questions trop indiscretes, se met à raconter des événements intimes qu'elle regrettera par la suite d'avoir révélés. L'impératif absolu qui prescrit d'atteindre le maximum d'audience éclipse et le respect et la pudeur. Pour lutter contre l'indifférence, le risque de tomber dans l'exagération et le sentimentalisme est réel: la personnalisation à outrance *en public* n'entraîne-t-elle pas la confusion entre la fin (qui, elle, s'avère bonne et juste) et les moyens? Tout devient légitime pour récolter les fonds nécessaires. Est-il vraiment permis par exemple de formuler des questions de telle manière qu'une mère de famille qui parle de son enfant atteint d'une maladie dégénérative grave se mette à pleurer devant des centaines de milliers de téléspectateurs? Cette manière de jouer avec l'émotionnel risque également de figer et de renforcer les

personnes touchées par la misère dans un rôle de victimes. Or une victime est d'abord et avant tout une personne humaine qui demande à être reconnue à part entière, avec ses handicaps, certes, mais aussi dans sa singularité, avec ses forces et ses qualités.

La deuxième dérive consiste dans une *glorification des bienfaiteurs*: le public exalte voire idolâtre les stars qui se consacrent à la charité. Il n'est bientôt plus une chanteuse qui ne visite un hôpital pour distribuer des cadeaux. Les grands de ce monde, les femmes de présidents, les stars de cinéma donnent dans la charité spectaculaire. La dérive est consommée quand *la mise en scène*<sup>12</sup> accorde plus d'importance à la vedette qu'aux personnes dans la détresse. Un des exemples les plus frappants de ce phénomène se retrouve dans le culte voué à la princesse Diana, qui ne pouvait plus se déplacer dans une crèche ou une école sans être filmée. L'effet produit va à fin contraire de la réhabilitation des personnes que l'on veut aider. La mise en vedette des bienfaiteurs accentue la différence entre les personnes riches et généreuses et les démunis, sans compter qu'elle engendre une certaine injustice: la mise en scène de ces donateurs occasionnels importe davantage et se cote mieux que *le combat quotidien des anonymes* qui, tout au long de l'année et dans la discrétion, écoutent, soulagent, soignent et encouragent.

<sup>12</sup> Car alors la charité se voit instrumentalisée au profit de l'image médiatique

La troisième dérive est liée au fait que la médiatisation de certaines causes humanitaires risque de *masquer d'autres urgences*, d'autres lieux où les personnes ont besoin d'aide. Une catastrophe chasse toujours l'autre et certaines causes deviennent plus nobles que d'autres. La tentation des médias de privilégier les causes populaires et plus proches de nous a pour conséquence de voiler la principale mission des médias qui consiste à alerter l'opinion, à mettre en lumière les points "aveugles" et les misères cachées, quelle que soit la région du globe touchée.

Le caractère démonstratif de cette charité et ses accointances avec un sens du commerce bien compris peuvent parfois mettre mal à l'aise. Cette quatrième dérive révèle une difficulté à laquelle se heurte toute récolte de dons aujourd'hui. Les associations caritatives et les organisations sans but lucratif sont confrontées au dilemme suivant: comment récolter des fonds pour une cause qui nous tient à cœur *sans* utiliser de façon mercantile l'image de la misère et de la pauvreté matérielle? En d'autres termes, comment, dans ce monde commandé par la logique publicitaire, faire appel à la générosité de nos contemporains tout en évitant d'instrumentaliser autrui?

Ces quelques lignes consacrées à la médiatisation de la charité dévoilent de façon fort inattendue les contradictions et

<sup>13</sup> Pour plus de détails, voir Jacques T. Godbout, *Le don, la dette et l'identité: homo donator vs homo oeconomicus*, Paris, La Découverte / M.A.U.S.S., 2000, p. 112-118

les difficultés liées aux dons *en général*<sup>13</sup>. En effet, la manière dont notre société met en scène certains acteurs qui entrent dans le circuit créé par le don produit un *effet de loupe*: il permet de percevoir ce qui se joue dans l'acte de donner et de recevoir. La médiatisation du don et ses avatars (la personnalisation, le choix arbitraire et le vedettariat) constituent autant de critiques qui peuvent s'adresser à tout acte de donner quel qu'il soit. Pour cette raison, les prochaines questions seront consacrées à une réflexion sur les limites du don. Je commence avec l'objection la plus sérieuse, à savoir les liens ambigus que le don entretient avec la justice.

## 8 - Faut-il dire: "La justice pas la charité"?

Sans hésiter, on peut répondre par l'affirmative à cette question. La justice constitue la toile de fond de tout acte de donner et, par conséquent, de toute réflexion sur le don.

Pour étayer cette affirmation, effectuons quelques rappels qui indiquent l'importance et l'étendue de la justice.

En premier lieu, la justice recouvre une réalité *pratique*. Elle touche la vie quotidienne de tout un chacun. On mesure l'importance de cette recherche de la justice pratique en faisant appel à l'expérience personnelle du

lecteur: qui d'entre vous n'a jamais été l'objet d'une véritable injustice, comme celle par exemple d'être accusé à tort d'avoir commis une faute professionnelle? Il n'est rien qui ne mette plus en colère que cela. Le sentiment naturel d'injustice dévoile par contraste que l'être humain est habité par l'idée d'équité: chacun doit recevoir son dû. "A chacun sa part", entendons-nous dire dès la petite enfance. Et lorsque la file devant un guichet de banque s'installe, il va de soi que "c'est chacun son tour".

L'idée d'équité dévoile le cœur de la justice qui se caractérise par la recherche d'équivalences légitimes et rationnelles<sup>14</sup>. Pour mettre en place les équivalences les plus exactes possibles, l'institution de règles et de lois, de médiations et de conventions applicables, s'avère nécessaire. Un professeur de français ou de mathématiques le sait bien: des barèmes et des critères équivalents pour tout le monde permettent de juger chacun de la même façon et, le cas échéant, de pouvoir justifier l'attribution d'une note. La justice est indispensable. Rien ne remplacera jamais le droit et les lois qui visent à réduire les inégalités entre les êtres humains qui ne "naissent", hélas, ni "libres" ni "égaux". Cette formule des Droits humains ouvre sur un *projet à réaliser* et ne décrit pas un *état de fait*. D'un point de vue humaniste et chrétien, nous sommes appelés à combattre les inégalités et à lutter pour davantage de justice.

<sup>14</sup> Cf. Frédéric Keck, "Une sociologie de l'amour est-elle possible? Réflexions sur les sociologies de Luc Boltanski et d'Auguste Comte", in: Collectif, *Le don, Théologie, Philosophie, Psychologie, Sociologie*, dir. Jean-Noël Dumont, Lyon, Le Collège Supérieur / éd. de l'Emmanuel, 2001, p. 158-184

Mais pourquoi alors ne pas se contenter de la justice? Pourquoi s'encombrer de la charité qui semble si souvent un luxe réservé aux riches? Il est donc nécessaire d'entraîner l'adhésion du lecteur sur le point délicat suivant: la quête de la justice ne *supprime pas la charité*. Car la justice ne peut se contenter d'*appliquer sans cœur et sans intelligence* les règles et les lois qui la commandent. Autrement dit, la charité est nécessaire à la justice car, sans elle, grand est le risque de tomber dans une vision négative et minimaliste de l'exercice de la justice<sup>15</sup>. Au contraire, la vraie recherche de justice appelle les êtres humains à mobiliser leurs meilleures qualités. Dans cette perspective, le don et l'amour se révèlent les alliés de la justice comprise dans toute son ampleur. Le don se définit, paradoxalement, comme un libre jeu qui comprend des règles. Ce libre jeu constitue une *rupture momentanée* des équivalences pour le bien d'une personne. Formulé autrement, le don se caractérise comme une remise en cause du principe qui nous enjoint d'"être quittes" pour que nous ne nous devions "plus rien". Un homme juste est certes un homme droit, mais c'est aussi un homme rempli de bonté qui accepte de faire *plus* que son devoir, *plus* que ce que la simple équité lui commande, qui va *au-delà* de ce qui est strictement quantifiable et mesurable.

La conclusion de ce paragraphe s'impose: la justice et l'amour désintéressé doivent

<sup>15</sup> Luc Boltanski,  
*L'amour et la justice  
 comme compétence:  
 trois essais de  
 sociologie de l'action*,  
 Paris, Métailié, 1990,  
 p. 153-190



se jumeler. Seul l'amour désintéressé donne à la justice positive toute son ampleur. Mais prenons garde de ne pas anéantir la justice en confondant *libre jeu passager* avec les règles et *suppression* de ces mêmes règles. Si le libre jeu ouvre sur un amour possible et reconnu, la suppression des règles, quant à elle, entraîne le sentiment d'arbitraire et d'injustice qui conduit à la colère et à la violence.

## 9 - Le don totalement désintéressé est-il praticable?

L'acte charitable nous conduit au cœur de la tradition chrétienne<sup>16</sup>. L'originalité du don purement altruiste réside dans la démarcation avec l'échange<sup>17</sup>. Le don véritable désigne ce geste qui consiste à se tourner entièrement vers autrui. Pour définir de façon plus précise ce type de don, il est utile de remonter à ce qui en constitue la source: l'amour. Ce terme recouvre des réalités fort diverses. Il est utile pour notre propos de ne pas mélanger les différentes formes qu'il revêt<sup>18</sup>. Ce mot recouvre au moins trois significations: *l'amour désintéressé*, qui se différencie de *l'amitié* et de *l'amour érotique*<sup>19</sup>. Reprenons rapidement chacun de ces termes en les définissant.

*L'amitié* est basée sur un échange réciproque. Elle présuppose une présence, une

<sup>16</sup> Jean-Claude Sagne, "Le don nous apprend à donner", in: Collectif, *Le don, Théologie, Philosophie, Psychologie, Sociologie*, op. cit., p. 141-151

<sup>17</sup> "Pour qu'il y ait don, il faut qu'il n'y ait pas de réciprocité, de retour, d'échange, de contre-don, ni de dette"(Jacques Derrida, *Donner le temps*, op. cit., p. 24 et 26)

<sup>18</sup> Luc Boltanski, *L'amour et la justice comme compétence: trois essais de sociologie de l'action*, op. cit., p. 153-156

<sup>19</sup> Voir Luc Boltanski, *L'amour et la justice comme compétence*, op. cit., p. 161-191

rencontre interpersonnelle forte. Elle postule également une stabilité temporelle et se construit sur une certaine présence spatiale (les liens viennent à se distendre si deux amis s'éloignent).

*L'amour érotique*, quant à lui, révèle avant tout un désir attiré par le beau. Il se caractérise principalement par le fait qu'il prend sa source dans la qualité et la valeur de l'être aimé ou de l'objet désiré.

Le Nouveau Testament qui, avec l'Ancien Testament, forment Les Ecritures, référence des chrétiens, parle d'*agapê*, c'est-à-dire d'*amour désintéressé*. L'*agapê* se déploie de façon spontanée dans le présent et se porte sur le prochain quel qu'il soit, indépendamment de ses qualités ou de ses défauts. Lors d'une session à Assise, un Père franciscain fit une remarque qui indique bien la nature de l'amour chrétien. Je transcris ici ses propos: "N'oubliez jamais que ceux et celles que vous êtes appelés à aimer n'entrent pas forcément dans vos conceptions et ne ressemblent pas à l'idée que vous vous en faites. N'attendez pas que celui qui appelle à l'aide ait "la gueule du vrai pauvre" tel que vous l'imaginez. N'attendez pas qu'il soit humble, doux et reconnaissant". L'amour désintéressé quitte l'amour de préférence pour entrer dans la dynamique d'un amour qui ne fait "acception de personne", autrement dit, qui n'opère aucune sélection. Le don désintéressé ne se présente pas

comme le résultat de la volonté humaine. Pour les croyants, il renvoie à la vraie source de tout amour: le don de Dieu. Appelé “grâce divine”, ce don désigne une offre que Dieu fait aux hommes sans condition préalable, il leur ouvre la possibilité d’aimer gratuitement et totalement à leur tour. Il faut reconnaître que beaucoup d’entre nous sont à la fois attirés et effrayés par l’engagement qu’implique le don radical de Dieu.

## **10 - Pourquoi le don désintéressé suscite-t-il à la fois fascination et rejet?**

Face à ce don absolu, l’ambivalence nous habite. Pour quelles raisons?

L’absolu du don attire – et c’est le premier motif –, car il touche juste: il nous renvoie sans fioriture et sans détour à la source unique du don. Il dévoile l’amour authentique qui ne peut être qu’un *amour sans mesure*. Celui qui pratique vraiment le don est habité par la générosité qui, par principe, ne s’économise pas.

Cette attitude généreuse renvoie au second motif qui nourrit la fascination du don absolu. Le don de soi s’incarne dans des *figures exemplaires* qui donnent visage à l’idéal de bonté et d’humanité. A juste titre, ceux et celles qui “se donnent à fond” et qui ne comptent ni leur peine ni leur dépense

d'énergie s'avèrent dignes d'admiration. Regardez l'Abbé Pierre, dont la figure et l'habit renvoient à la pauvreté des moines mendiants. Cette personnalité s'entoure d'une galerie d'autres portraits emblématiques, comme celui de Sœur Emmanuelle par exemple<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> *Sœur Emmanuelle a passé plusieurs années de sa vie comme chiffonnière au Caire*

En suivant l'itinéraire de ces figures, un troisième motif de fascination se dévoile: nous aspirons à une certaine cohérence entre nos idéaux et leur mise en pratique, entre nos paroles et nos actes. Les personnes qui incarnent ce don absolu invitent à cette *cohérence* et n'hésitent pas à nous bousculer pour nous en rappeler la nécessité.

Or pour des motifs symétriques, cette fascination entraîne aussi nombre d'entre nous à dénier la possibilité d'un don absolu.

Ces illustres personnes sont parfois nimées de légende. Peut-être avez-vous déjà visité la petite ville et le monastère d'Assise et découvert la vie de Saint-François et de Sœur Claire. Vous avez alors vu l'importance de ces croyants qui incarnent nos idéaux mais qui font souvent dire que le chemin de pauvreté et de partage propose un don de soi si total et tellement absolu qu'il paraît *inaccessible pour nous*. Ce décalage entre l'idéal et la possibilité réelle de le vivre entraîne une sorte de séparation entre l'aspiration et la réalité. Le don absolu, le partage de tous ses biens, voilà qui n'est possible

que pour des gens d'exception. La voie est belle mais paraît hors de portée pour nous, hommes et femmes ordinaires. Cette opération de scission et de clôture permet de garder intact le monde des idéaux d'un côté et les dures lois de la réalité de l'autre. Les logiques du tout ou rien trouvent ici une de leurs racines. Elles permettent de conserver ses rêves tout en gardant ses habitudes.

Pour surmonter ce dualisme et frayer au don un chemin vraiment praticable, il nous faut encore examiner quelques obstacles et écarter d'autres objections.

## 11 - Faut-il jeter la gratuité aux oubliettes?

Qui veut réduire "en cendre l'idée de la gratuité du don"<sup>21</sup> peut assez aisément écrire un réquisitoire enflammé pour discréditer l'acte gratuit comme un geste insensé et une valeur passée de mode. Un procureur intraitable qui chercherait à condamner la gratuité assise sur le banc des accusés pourrait alors avancer les arguments suivants.

L'adjectif gratuit s'afflige d'un double sens qui le rend suspect: gratuité rime alors avec imbécillité. Imaginez des tagueurs et des casseurs qui dégradent maisons et magasins. L'acte gratuit peut s'avérer violent et dangereux. Le cas des déprédations nous le montre, l'acte gratuit est coûteux.

<sup>21</sup> Mary Douglas, "Il n'y a pas de don gratuit", in: *Comment pensent les institutions, Paris, La Découverte / M.A.U.S.S., 1999, p. 176*

Quelqu'un devra bien payer. La gratuité a toujours un coût, même si ce n'est pas toujours les mêmes qui en font les frais.

La gratuité entendue comme geste qui n'attend pas forcément de contrepartie immédiate exprime une illusion qui accorde trop d'importance à l'intention de celui qui accomplit le geste désintéressé. Or nul ne peut lire dans le cœur d'autrui et déchiffrer ses intentions. L'objection vient ici des différentes écoles des sciences humaines qui font remarquer, à juste titre, que personne ne peut vivre sans récompense et sans bénéfice secondaire<sup>22</sup>. Les motivations qui habitent les donateurs révèlent une quête éperdue de reconnaissance: le don gratuit ne masquerait qu'une recherche, souvent inconsciente, de se faire aimer et apprécier.

La gratuité dévalorise le don lui-même. Aujourd'hui, ce qui est gratuit est considéré comme ayant une valeur moindre et suscite parfois du mépris. Qui n'a pas entendu des remarques du genre: "Un concert gratuit... bof, c'est sûrement moins bien que si c'était payant." Actuellement, c'est plutôt l'idée inverse qui prédomine: pour qu'une activité ou un bien possède de la valeur, il faut y "mettre le prix".

La liberté ou, en tous cas, le sentiment de liberté se révèle essentiel dans le geste ou l'acte de donner. Or cette liberté<sup>23</sup> semble remise en cause quand, dans la gratuité, cette dernière semble aller de soi. Pour

<sup>22</sup> Pour plus de détails, voir Collectif, "La gratuité (1)", in: *Revue d'épistémologie critique et d'anthropologie fondamentale*, Paris, L'Harmattan, *Transdisciplines*, 1997

<sup>23</sup> Jacques T. Godbout, *Le don, la dette et l'identité: homo donator vs homo oeconomicus*, op. cit., p. 41

illustrer le passage du don au dû, voici un exemple tiré de la vie quotidienne: dans nombre de familles, il est de coutume de s'entraider pour les tâches ménagères. Or la vie ne suit pas toujours des lois et des règlements stricts. Il arrive par exemple qu'une sœur, de corvée vaisselle, veuille sortir au cinéma. Elle demande à son autre sœur si celle-ci peut la remplacer et prendre son tour de vaisselle. Cette autre sœur accepte à condition que ce service reste exceptionnel: non seulement la réciprocité doit rester possible et vraie, mais elle souhaite aussi être remerciée pour ce service. Si ces deux conditions ne sont pas remplies, la personne qui rend le service ne se sentira pas reconnue et elle réclamera l'équivalence stricte, elle réclamera son *dû*. Si, pour les autres membres de la famille, son geste gratuit devient habituel, il deviendra progressivement un dû et, pour elle, une obligation. Le geste perdra alors son sens. Cet exemple souligne avec force que le don ne peut et ne doit pas devenir une règle absolue dans les relations humaines.

La gratuité fait véritablement problème lorsqu'elle s'érige en *institution*. Elle peut entraîner des formes d'assistanat et de dépendance qui risquent d'ôter la part de responsabilité qui revient à ceux et celles qui ont légitimement besoin d'aide. Elle les prive en fin de compte d'un chemin qui les mènerait vers la prise en main responsable

de leur vie. Il faudra revenir plus loin sur cet aspect négatif de la gratuité envisagée du point de vue du receveur.

Pour les donateurs aussi, la gratuité défendue par une institution n'est pas évidente. Pour que la gratuité des services soit défendable, il faut que ceux qui font un don sachent pourquoi la gratuité fait partie intégrante de la charte de l'institution. De plus, comme le dit fort bien l'expression consacrée, il faut que cette institution soit "reconnue d'utilité publique". L'exemple des centres sociaux protestants est très révélateur de la nécessité mais aussi des difficultés d'avoir un langage clair sur la gratuité de l'offre proposée aux démunis. Ces lieux d'accueil offrent des services compétents et très spécialisés comme ceux de désendettement, de consultation juridique, ou encore d'accompagnements. Ces aides sont apportées par des professionnels et des bénévoles. Pour mener leur action à bien, les centres sociaux protestants ont impérativement besoin d'être soutenus par des dons afin que tous ceux et celles qui en ont besoin puissent bénéficier de leur aide. Il est primordial par exemple qu'une personne qui ne serait pas en mesure de régler les honoraires d'un avocat puisse tout de même bénéficier d'une assistance juridique.

La gratuité institutionnalisée signifie une aide généralisée à tous ceux et celles qui frappent à la porte et ceci *sans discrimination*



d'aucune sorte. Mais pour que cela soit possible, cette gratuité présuppose un financement effectué par des personnes qui choisissent, par conviction, de soutenir cet idéal. Il s'agit donc de faire comprendre que ce service compense une inégalité de fait, comme le soulignait fort bien l'un des slogans de récolte des fonds de cet organisme: "*moins d'ego, plus d'égaux*".

La gratuité a donc bien un prix. Pour autant, dire qu'elle a un prix ne signifie pas qu'elle n'existe pas. Avec Jacques T. Godbout<sup>24</sup>, je défends l'idée qu'il existe de la gratuité dans nos échanges. Nos relations sont peuplées de réalités *hors profit*. En ce sens, la gratuité apparaît comme un signe précieux et sans doute irremplaçable. Ce signe peut être illustré par l'image de l'emballage d'un cadeau: bien sûr, du point de vue de l'utilité, point n'est besoin d'emballer les cadeaux. Ce papier, souvent si vite déchiré, n'est-ce pas du gaspillage? Un cadeau emballé toutefois représente ce petit plus, ce presque rien de la gratuité.

Pour défendre le fait qu'il existe de la gratuité dans nos relations, il semble nécessaire d'examiner son contraire, à savoir l'intérêt.

<sup>24</sup> Voir Jacques T. Godbout en collaboration avec Alain Caillé, *L'esprit du don*, Paris, La Découverte / Poche, La Découverte, 2000 [1992], p. 141

## 12 - L'intérêt personnel est-il l'ennemi du don?

Qui n'a jamais dit "Cette fois, je vais défendre *mes* intérêts"? L'intérêt, non pas en général, mais *mes* intérêts et *leur* sauvegarde. Parler d'intérêts, n'est-ce pas entrer dans le monde des plus-values, des nouvelles acquisitions et du profit personnel? La mentalité actuelle est dominée par les idées de l'utilitarisme. Il faut apprendre l'anglais, par exemple, parce que cette langue pourra "toujours servir". Et ne disons-nous pas: "Est-ce que cela apportera vraiment quelque chose de trimer aussi dur?" Ce type d'interrogations montre bien que l'idée première et spontanée de l'intérêt s'associe à celle d'utilité et de bénéfices personnels.

Mais cette compréhension spontanée de l'intérêt est incomplète; il existe une manière plus positive de parler de l'intérêt dont la définition ne peut se réduire à la recherche d'une simple satisfaction égoïste. En effet, l'"intérêt" revêt aussi un sens qui le lie au don. Il désigne une attention portée à autrui. Quand vous dites: "Je m'intéresse aux matchs de football de mon filleul", cela signifie que vous lui portez de l'attention. L'intérêt recèle alors un mélange de bienveillance et de curiosité. A ce propos, Alain Caillé<sup>25</sup> suggère une distinction fort éclairante: il dissocie "l'intérêt à" de "l'intérêt pour".

<sup>25</sup> Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement*, op. cit., p. 265-269

“*L'intérêt à*” est marqué par l'idée d'obligation et de contrainte. “Tu as intérêt à bien te tenir” dit un père de famille excédé par son enfant qui fait le pitre au restaurant. Le respect de “l'intérêt à” est gouverné par le regard extérieur et les conventions sociales, voire même les sanctions imposées par l'autre.

“*L'intérêt pour*”, par contre, désigne une passion qui nourrit des sentiments. Il relève du domaine du plaisir. Ma voisine suivra des cours d'ornithologie parce qu'elle a de l'intérêt *pour* les oiseaux, et elle se postera patiemment durant des heures pour observer les migrations des hirondelles.

Bien sûr, “l'intérêt pour” ne rapporte pas directement quelque chose, mais il ouvre la porte sur une réalité différente, il ouvre sur ce qu'autrui ressent, vit et effectue. Dans cette perspective, nous avons bien “intérêt” à donner car cette ouverture à l'autre nous enrichit à sa manière, même si ce gain ne se quantifie pas.

Les deux types d'intérêts peuvent d'ailleurs se conjuguer, notamment dans les métiers artistiques. Un pianiste, par exemple, qui donne un concert le fait avant tout par passion (même s'il fait ensuite de cette passion un gagne-pain) et les applaudissements du public sont le signe, justement, que ce qui le fait vivre représente plus et autre chose qu'un simple salaire.

Il est parfois nécessaire de couper les cheveux en quatre: cela nous amène à différencier le *désintéressement lié au don* du *désintérêt*. Nous pouvons ainsi identifier le désintérêt comme une réalité négative et le désintéressement comme une réalité positive: si le désintérêt avoisine l'indifférence, le désintéressement, lui, se soustrait à la logique du calcul et du profit personnel pour se mettre, tant que faire se peut, à la place d'autrui. Un professeur retraité peut ainsi donner bénévolement des cours à un groupe de détenus pour faciliter leur réinsertion.

### **13 - A quoi bon donner de l'argent?**

L'argent, ce métal devenu monnaie et transformé aujourd'hui en morceau de plastique sous forme de carte de crédit, fait partie de l'univers quotidien. Pourtant, nous n'avons pas toujours à son égard un rapport clair. Faut-il donner son argent ou est-ce pervertir le don que d'en donner?

Pour répondre, il est nécessaire de se remémorer les principales caractéristiques de l'argent.

Il est d'abord ce qui rend possible l'*échange* de marchandises. Ces dernières ont un caractère irréductible, elles peuvent être vendues et achetées grâce à cet opérateur.

Il est devenu un *instrument de mesure* qui permet de dire *la valeur commerciale* de tel ou tel objet ou de telle ou telle prestation.

Il permet d'*accumuler des richesses*. Il devient lieu de constitution possible d'un *capital*. L'argent compris comme *étalon de mesure* devient *flottant*, soumis aux lois du marché. Par l'entremise des actions et de leurs cotations en bourse, il devient une grandeur autonome. Il possède alors cette capacité de s'autoréaliser (il peut se multiplier) ou de se dévaluer lui-même. Ce phénomène, qui existait déjà dans le libéralisme, a pris une ampleur nouvelle dans notre société néo-libérale, qui se caractérise justement par une *déréglementation* des lois gouvernant le marché. Les règles nationales sont devenues inopérantes en raison de la puissance des multinationales, et les accords internationaux garantissant un échange équitable ne sont pas encore en place.

L'argent est alors souvent condamné, en particulier lorsqu'il est utilisé comme moyen effréné d'accumulation des richesses. Il peut devenir un instrument de pouvoir. Et il n'est pas surprenant de trouver chez des penseurs de tous les siècles, de toutes les cultures et tous les horizons – des Evangiles en passant par Karl Marx –, une mise en garde contre l'argent qui asservit. En effet, au lieu de s'identifier à une possession, la fortune peut aussi finir par posséder celui qui la détient. La légende suivante l'illustre assez bien: "Il était

une fois un homme avide d'or. Il s'était habillé dès l'aube. Il avait mis sa casquette et il était parti au marché. Il se dirigea vers l'atelier du changeur, prit de l'or et s'en alla. Un policier l'arrêta et lui demanda: "comment as-tu pu voler cet or alors que tu étais entouré de tous côtés?" Il répondit: "pendant que je prenais l'or, je ne voyais pas les gens; je ne voyais que l'or".

C'est précisément le piège dans lequel tombent ceux et celles qui proclament que l'argent est un simple moyen d'échange<sup>26</sup>, car on peut faire de l'argent un bon et un mauvais usage. Il est intéressant de relever à cet égard que les réformateurs n'ont pas opéré de condamnation systématique de l'argent. Par exemple, le réformateur genevois Jean Calvin<sup>27</sup> ne condamne pas le prêt par principe, mais l'autorise même sous certaines conditions. L'argent ne devient trompeur que lorsqu'il confond la fin et les moyens.

Pourquoi alors faire virer une somme sur un compte pour faire un don? Parce qu'il est impossible – à grande échelle du moins – de retourner à l'ère du troc. L'argent reste le seul médiateur pour soutenir efficacement celles et ceux qui ont besoin de notre aide. Une des contradictions de notre société réside dans le fait que le don en argent est devenu l'un des seuls moyens aujourd'hui d'aider les organisations qui luttent contre toutes les formes de marchandage des existences

<sup>26</sup> *L'argent n'a pas d'odeur. Il n'y a pourtant pas de manière neutre de l'utiliser*

<sup>27</sup> *André Bieler, La pensée économique et sociale de Calvin, Genève, Librairie de l'université Georg, 1959, p. 468-473*

humaines. Cela paraît illogique mais tel est pourtant le cas: le don d'argent permet de manifester, par un acte, que nous voulons maintenir fermement la *non-commercialisation de la personne et tout ce qui appartient à sa dignité*. Il existe des domaines de l'existence et de la vie en société qui doivent se soustraire à la loi de la rentabilité<sup>28</sup>. Tout ne peut pas se vendre ni s'acheter. Le fait de pouvoir acheter du sang, voire des organes humains ou des embryons renvoie aux limites extrêmes de la logique de la commercialisation et montre *a contrario* qu'une *sphère du don distincte de l'échange* doit demeurer. Nos existences et le monde sont peuplés de réalités qui sont littéralement *hors de prix*. Un diplôme de quelque école que ce soit ne se conquiert que de haute lutte par l'étudiant ou l'étudiante. Il en va de même pour la justice chargée de dicter le droit aux citoyens: elle est appelée à se soustraire à toute pression financière. Il en va également de même pour tout ce qui relève des sentiments humains qui en appellent à l'amour, l'amitié et la confiance.

<sup>28</sup> *Je m'inspire ici librement de Lucien Sève, Critique de la raison bioéthique, Paris, Odile Jacob, 1994, p. 285-363*

## **14 - Dans quels buts effectuer un don à des inconnus?**

L'argent en tant que "victoire sur la distance"<sup>29</sup> permet de transgresser les frontières

<sup>29</sup> *Georg Simmel, Philosophie de l'argent, Paris, Quadriga / PUF, 1987 [1900] p. 612*

sociales et géographiques; il est un moyen d'échange *universel*. Lui seul permet une aide *effective, rapide et tous azimuts*. Nombreux sont ceux qui disent: "Ne pourrions-nous pas simplement mettre sur pied des aides directes, des parrainages?". Sans doute rien ne vaut les relations humaines, mais les relais institutionnels sont indispensables car ils permettent d'objectiver et de rendre plus juste l'aide proposée. Ces institutions ont besoin d'argent pour organiser le moyen terme et répartir équitablement l'aide donnée. Les institutions sont nécessaires car elles sont la seule possibilité de faire régner une justice pour le plus grand nombre. Elles sont également le seul moyen d'affronter la durée indispensable à un projet viable. Que d'aides et de projets démarrés sur des élans de cœur s'enlisent une fois les premiers enthousiasmes éteints, par manque de suivi ou parce que les personnes en place sont remplacées. Dans ce domaine, le sentimentalisme et l'irrationalité ne sont pas de bon conseil. L'ampleur de l'aide requiert un esprit d'équipe et nous enjoint à faire confiance aux relais institués par les organismes d'entraide. Certes les abus existent, et il faut oser les dénoncer, mais ce n'est toutefois pas une raison pour condamner l'ensemble des œuvres.

L'argent, nous l'avons vu, est un moyen qui *dépersonnalise* les échanges. Contrairement à une idée bien ancrée, ce



point comporte un aspect positif. En effet, il ouvre les portes de la liberté comprise dans le sens d'indépendance économique bienvenue; il constitue ainsi un facteur d'émancipation sociale. Les enfants peuvent quitter le domicile familial par exemple grâce à cette indépendance financière. De plus, donner son argent à autrui signifie prendre avec lui *le risque* de la confiance.

## 15 - Pourquoi est-il juste d'accomplir des dons anonymes?

Le don réalisé en secret se retrouve dans toutes les grandes religions du monde<sup>30</sup>. Le christianisme ne fait pas exception et préconise lui aussi le don effectué dans la discrétion. Voici un exemple de cette invitation. Dans le cadre d'une polémique contre l'hypocrisie, l'évangéliste Matthieu écrit<sup>31</sup>: "2Quand donc tu fais l'aumône, ne le fais pas claironner devant toi [...]. 3Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite". Ce verset intime bien plus qu'un ordre moral ou qu'une invitation, somme toute banale, à éviter une charité démonstrative. Le rappel de Matthieu se veut plus radical: est hypocrite en effet non seulement celui qui cherche à se faire bien voir des autres, mais encore celui qui finit par croire à son personnage. Celui-ci se forge une image

<sup>30</sup> Jacques T. Godbout, *L'esprit du don*, op. cit., p. 324, note 9

<sup>31</sup> *Évangile selon Saint Matthieu, chapitre 6, versets 2-3. Traduction Œcuménique de la Bible, version intégrale, Paris, Cerf / Les Bergers et les Mages, 1976 [version par la suite abrégée TOB]*

de lui-même en faisant de sa bonté une barrière le protégeant de la misère d'autrui et de ses actes de charité une assurance. Mais l'hypocrite n'est pas d'abord autrui que nous avons naturellement tendance à dénoncer. Matthieu au contraire pousse à l'introspection et rappelle que l'hypocrisie sommeille en chacun de nous. Cette attitude nous pousse à penser que: "Cette fois, c'est bon, ça suffit, j'ai assez donné". Pour exprimer les *conséquences de l'hypocrisie*, le langage courant recourt à une expression imagée fort adéquate. Quand quelqu'un dit: "je suis blindé", il signifie par là qu'il s'est construit une carapace pour éviter de se laisser toucher. Du point de vue du donateur, le don anonyme vise à maintenir une faille dans cette carapace d'autodéfense et de justification humaine. Ce que fait notre main droite ne doit pas être comptabilisé par notre main gauche. Les bonnes actions accomplies hier (et elles sont assurément importantes) ne doivent pas rendre insensible aux détresses présentes. Accomplir un don présuppose que l'on est prêt à se laisser troubler et déranger *aujourd'hui* par les demandes souvent imprévues. Les propos sur le don anonyme visent donc d'abord à maintenir éveillée la conscience du donateur.

Mais il y a plus encore, le don anonyme *protège tous les acteurs* intégrés dans le circuit du don. Il comporte un message libérateur accompagné d'une bonne dose de

sagesse. Le donateur d'abord est invité à rester à sa *juste place*, autrement dit à ne pas se prendre pour Dieu qui disposerait, par le don, d'un moyen de domination. La libération vaut ensuite et surtout pour le receveur dont *la liberté est préservée*. Celui-ci se voit en effet *délié* d'une dette de reconnaissance et protégé dans sa demande de confidentialité. Cette liberté et cet anonymat du don ont trouvé dans notre société une expression concrète au travers des lignes téléphoniques particulières dont les chiffres signifient une aide ciblée: en Suisse le chiffre 143 permet d'atteindre *La main tendue* par exemple, ou le 147 *l'aide téléphonique pour les enfants et les jeunes*. Ces deux exemples montrent combien l'anonymat assure une liberté d'expression et de protection réelle qui permet aux personnes en détresse de sortir *progressivement* de leur isolement.

Arrivés à ce point, il vaut la peine d'écartier une méprise car il arrive parfois que l'on confonde l'anonymat du don avec un manque d'information. La clarté et la transparence sont un droit pour les donateurs et un devoir pour les organismes d'entraide. Le désir de "savoir où va notre argent" est légitime. C'est la raison pour laquelle certaines campagnes destinées à récolter des fonds pour des œuvres d'entraide particulières personnalisent leurs objectifs (par des photos ou dans des spots publicitaires). Le dernier envoi effectué par

*Médecins sans frontières* par exemple, qui porte le slogan “pour en finir avec le choléra”, expose ainsi des photos d’enfants. A mon sens, l’anonymat du don ne condamne pas la visualisation nécessaire et, donc, les photos. Il n’implique nullement une offrande lointaine et désincarnée, mais il se dresse comme une sorte d’utile garde-fou qui rappelle que le don comporte toujours le danger d’emprisonner l’autre en le rendant dépendant.

Pour autant, l’anonymat du don ne peut en aucun cas servir une administration opaque. Donner de façon anonyme signifie nullement adopter une sorte de bonhomie indifférente qui méprise la gestion concrète. De même, qu’il est légitime de s’intéresser à la comptabilité transparente des organismes d’entraide, il est tout à fait juste de s’indigner, voire de sanctionner d’éventuelles situations de gaspillage.

## **16 - Le bénévolat tue-t-il les emplois?**

L’histoire des institutions caritatives est instructive: car elle montre que nombre d’hôpitaux et autres institutions destinées à soulager la souffrance sont nées d’œuvres et de mouvements religieux. Autrefois, l’expression “se dévouer pour les autres” comportait une forte connotation religieuse et morale.

“Faire la charité” relevait d’une vocation et le don de son temps exigeait un sacrifice de soi en prenant la forme d’une disponibilité de tous les instants. Nul doute que ces valeurs existent encore; mais aujourd’hui la tendance dominante va plutôt à la professionnalisation. Le monde de la santé et des métiers à vocation sociale en particulier exige diplômes, formation et compétence professionnelles<sup>32</sup>.

Sur ce point, un malentendu de taille peut aisément être levé: bénévolat ne rime pas avec amateurisme<sup>33</sup>; il implique un don non seulement de son temps mais aussi de ses compétences. Un dentiste qui soigne des Sans Domicile Fixe doit être aussi qualifié et consciencieux qu’avec ses clients réguliers qu’il ausculte dans son cabinet dentaire. En d’autres termes, le bénévolat, précisément parce qu’il est remis en cause sur le point sensible de la compétence et de la rigueur, doit se doter de lieux et de temps de formation qui permettent à ceux et à celles qui le pratiquent d’acquérir les aptitudes nécessaires.

La question du don de temps soulève une critique plus épineuse, à savoir celle de l’estime de soi et de la reconnaissance liée au salaire. En effet, la professionnalisation de notre société entraîne une remise en cause du bénévolat. Une illustration de ce type de contestations se donne à lire dans l’un des numéros du journal intitulé *Le Réverbère*, vendu par des Sans Domicile Fixe. On peut y

<sup>32</sup> Cette évolution est devenue inéluctable en raison de spécialisations liées à l’acquisition d’outils techniques

<sup>33</sup> Le bénévolat ne s’oppose en effet pas à la compétence professionnelle

<sup>34</sup> Cité par Soizick Corchet, "Le sacrifice impossible, contradictions de l'action humanitaire", in: Collectif, *A quoi bon (se) sacrifier? Sacrifice, don et intérêt*, La revue du M.A.U.S.S. semestrielle n° 5, 1<sup>er</sup> semestre 1995, Paris, La Découverte / M.A.U.S.S., Recherches, 1995, p. 85

lire ceci<sup>34</sup>: "Il n'y a pas, dans ce cahier de bénévoles, de gens qui travaillent gratuitement. Tous nos collaborateurs sont indépendants. En les payant, nous nous libérons. Le bénévolat, l'assistantat volent les emplois et aident à l'incapacité".

Que répondre à cela? D'abord que la justice et l'équité demeurent les règles de base. Le salaire constitue le seul instrument de mesure qui permette une estimation objective d'un labeur. Et pour reprendre l'exemple cité ci-dessus, il est juste que celui qui a écrit, imprimé et payé un journal puisse retirer par de l'argent le prix de son travail. Cette affirmation implique que le bénévolat est porté par un choix libre et consenti.

Notre société risque cependant de tomber dans le piège inverse, à savoir de s'installer dans *le mythe* de la professionnalisation qui prône que la valeur d'une personne se mesure *uniquement* au salaire perçu. Invoquons, pour en être persuadés, la réalité du chômage: un demandeur d'emploi s'identifie encore trop souvent avec un exclu, avec quelqu'un qui reçoit moins d'estime parce qu'il ne travaille pas. Or une société ne peut être viable, et plus encore vivable, si les personnes sont considérées uniquement comme des sujets économiques.

Il faut donc aussi poser la question des limites nécessaires de la professionnalisation. Ici comme ailleurs, tout ne peut pas se jauger et se calculer. Autrement dit, le don de

son temps imprévu est parfois nécessaire. Et la question se pose pour toutes les professions sociales et ecclésiales à savoir comment évaluer ce qui n'est *pas évaluable*? Un exemple en dira plus que de longues explications: un éducateur quitte son travail à 18h00. Un résidant lui demande alors: "Où vas-tu? Pourquoi ne restes-tu pas avec moi?". L'éducateur sait que sa famille l'attend. Il quitte le résidant après lui avoir expliqué qu'ici, il travaille. "Alors tu n'es pas mon ami?" lui demande le résidant.

Il paraît important de faire comprendre au résidant que le travail d'éducateur est un *métier* et que la disponibilité totale est illusoire. L'éducateur est aussi appelé à vivre sa vie. Mais dans ce même exemple et dans la vie quotidienne, la sphère du don peut jouer. Il est important du point de vue relationnel et donc du point de vue de l'ensemble du travail que l'éducateur puisse, à certaines occasions, faire le choix de dépasser le cadre de son temps de travail strict et donner un espace pour la demande du résidant.

Comment réussir alors ce travail d'équilibre entre le don et l'obligation? Chacun est appelé à trancher de cas en cas, mais, pour ce faire, il est utile de disposer de quelques repères: d'abord en se remémorant la règle selon laquelle il est important d'être rémunéré pour son travail; ensuite en se souvenant que la vie en général, et que la vie

<sup>35</sup> Voir Paul Fustier, "Don et crise du lien social", in: Collectif, *Le don, Théologie, Philosophie, Psychologie, Sociologie, op. cit.*, p. 153

professionnelle en particulier, sont marquées par les signes du lien. Elles sont habitées par des espaces non conventionnés, par des zones un peu floues<sup>35</sup> au sein desquelles il s'agit de négocier la possibilité de travailler en mettant "du jeu dans le jeu". Le don de son temps, qui constitue sans nul doute un facteur d'épanouissement, permet d'exprimer l'attachement à son travail et l'estime portée aux collaborateurs. Nous retrouvons l'idée paradoxale du don comme jeu qui *nécessite des règles* et, *en même temps*, qui permet *un rapport non figé* à ces mêmes règles. Exprimons-nous sans équivoque: sous peine de tomber dans l'arbitraire, le rapport souple aux règles ne peut venir que de l'initiative de celui qui fait le don, faute de quoi le chantage prendra le dessus et fera la loi.

Mais il vaut la peine d'examiner de plus près pourquoi le bénévolat est indispensable dans de larges secteurs de notre vie sociale.

## 17 - A quoi bon donner son temps?

Les sociologues distinguent aujourd'hui trois systèmes de redistribution et de circulation des biens et de l'argent: *la société marchande, l'Etat* et *la vie associative*. Les questions précédentes ont abordé le premier modèle commandé par les lois de l'offre et



de la demande. Restent les deux autres formes d'échanges qui méritent aussi d'être examinées de plus près.

L'Etat constitue une vaste structure de redistribution<sup>36</sup>. Il pallie dans une certaine mesure aux failles du système marchand, notamment en aidant les victimes de la concurrence effrénée du monde économique. Les économistes ont attiré toutefois l'attention sur les limites de l'Etat providence. L'Etat ne peut pas tout: il ne pourra jamais assumer l'ensemble des besoins de la vie sociale. Pourquoi? Parce que la vie en commun se tisse aussi de réseaux de proximité. Pour cette raison, il existe des formes de vie en société plus souples et donc forcément plus fragiles qui attestent à leur manière que nos relations humaines sont marquées par l'entraide et la fraternité. Or ces regroupements n'existent que par l'investissement des bénévoles: quel club de hockey, quelle école de parents, quels "Restos du cœur", quelle paroisse pourraient vivre sans ces personnes qui accomplissent mille services de transports, d'organisation ou de correspondances?

La *vie associative* implique une manière de vivre qui affirme la prépondérance des relations humaines. Il existe donc des lieux et des temps où les personnes s'avèrent plus importantes que le rôle qu'elles jouent dans la société, plus essentielles aussi que les fonctions qu'elles occupent dans l'espace

---

<sup>36</sup> Voir Jacques T. Godbout, *L'esprit du don*, op. cit. p. 37-142

<sup>37</sup> Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement*, op. cit., p. 223

<sup>38</sup> *Ces réflexions s'inspirent librement de la lecture de "Quels sont les effets du don?", in: Collectif, Le don, Théologie, Philosophie, Psychologie, Sociologie*, op. cit., p. 175-188

<sup>39</sup> *Accorder son temps (forcément limité) à autrui représente l'une des formes les plus nobles du don*

professionnel. Les sociologues<sup>37</sup> qualifient ces espaces de "socialité primaire". L'expression est bien trouvée parce qu'elle montre que l'aspect de proximité permet de créer un réseau social dans lequel les individualités de chacun sont prises en compte et peuvent trouver une place. Pour développer ces relations de proximité, le don de temps est essentiel, raison pour laquelle nombre de clubs, groupes et communes peinent à trouver des volontaires qui s'investissent, car tout engagement implique le don gratuit de son précieux temps. Précieux, effectivement; car le don de temps constitue une des clés pour comprendre la véritable nature du don<sup>38</sup>. Parce qu'il n'est en aucune mesure récupérable, le temps se donne à saisir comme une "denrée périssable". Donner de son temps<sup>39</sup> signifie alors donner *vraiment* quelque chose d'important. De plus, le temps consacré à l'écoute apparaît comme essentiel dans un processus de reconnaissance humaine et sociale: dire à quelqu'un "j'ai du temps pour toi", signifie "tu existes à mes yeux". Il permet le déploiement d'une présence. Or donner du temps à l'autre implique aussi l'apprentissage de la patience, car pour se construire et devenir sujet, notre vis-à-vis a besoin de temps. Le don de temps se présente comme une condition nécessaire à toute relation vraie. Il permet à autrui de raconter *son histoire* avec ses hauts et ses bas. Le temps des montres ne remplacera

jamais celui de la croissance et du mûrissement. Quand notre semblable souffre, “endurer le temps” avec lui constitue le don par excellence. Mais jusqu’où faut-il donner son temps et son énergie?

## 18 - Le don de soi implique-t-il un sacrifice?

Le langage courant use parfois du terme de “sacrifice” pour parler du don de soi. On dira par exemple de parents qu’ils “se sont saignés pour leurs enfants” ou d’un médecin parti aider les plus défavorisés qu’il a “sacrifié” les plus belles années de sa vie. Cette perception courante plonge ses racines dans le sacrifice défini comme *perte consentie*. Le sacrifice implique alors un choix: pour atteindre l’objectif que l’on s’est fixé, il faut renoncer à une partie de soi-même.

Dans les grandes religions, le sacrifice évoque souvent l’idée d’un respect face au sacré. En offrir un à une divinité manifeste d’abord la crainte que l’on porte à son égard. Sous la forme d’une *offrande*, le sacrifice marque ainsi la *vénération*. Il permet que les êtres humains reprennent leur place de créatures et honorent la divinité créatrice: présenter les meilleurs fruits d’une récolte ou la plus belle bête de son cheptel atteste que l’on honore les dieux qui donnent à la terre vie et fécondité. L’offrande effectuée au

moyen d'un sacrifice place celui qui l'accomplit dans une posture de respect qui se manifeste en particulier dans la *distance* établie entre les personnes qui font les sacrifices et les dieux. En termes classiques, on dira que cette offrande ouvre un espace sacré, c'est-à-dire séparé et réservé, non aux hommes, mais aux dieux. En outre, l'offrande vise souvent à instaurer, par un rituel, une nouvelle communication considérée comme brisée. Lié à l'idée de réparation, le sacrifice vise alors à demander pardon.

La religion chrétienne parle elle aussi de sacrifice en affirmant que le Christ est mort pour nous. Comment comprendre ce sacrifice? Faut-il donner raison à Friedrich Nietzsche<sup>40</sup> lorsqu'il écrit: "La foi chrétienne est essentiellement un sacrifice, sacrifice de toute liberté, de toute fierté, de toute confiance de l'esprit en soi-même; elle est en même temps asservissement et dépréciation de soi-même, mutilation de soi-même"?

Pour répondre à ces questions, et au risque de la caricature, j'esquisse ici quelques éléments de réflexion.

Si vous ouvrez une Bible et que vous lisez le Nouveau Testament, vous y trouverez que Jésus est mort crucifié, c'est-à-dire "sacrifié", ou "livré pour nous". En marchant à la suite de Jésus, reconnu comme roi, les chrétiens comprirent qu'ils devaient s'offrir totalement pour les autres. Voici une formule<sup>41</sup> choisie parmi d'autres qui exprime

<sup>40</sup> Friedrich Nietzsche (1844-1900), *Par-delà bien et mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1971, p. 73

<sup>41</sup> *Épître de Paul aux Romains, chapitre 12, verset 1, TOB, op. cit.*

à sa manière ce don de soi: "je vous exhorte, frères, au nom de la miséricorde de Dieu à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu". Les premiers chrétiens ont déclaré, sous forme de confessions de foi qui impliquent un acte de confiance, que le don désintéressé des croyants n'est rendu possible qu'en lien avec le sacrifice du Christ. L'étrangeté de ce langage choque nos oreilles modernes. Pour décrypter le sens de ce verset, nous devons nous souvenir que les premiers chrétiens ont d'une part usé du vocabulaire de leur temps, et d'autre part puisé dans la culture ambiante et dans leurs traditions (notamment l'Ancien Testament). Comment comprendre le sens de ce message?

S'il fallait décrire en un mot l'action de Dieu telle qu'elle se donne à saisir dans les Ecritures, j'emploierais le terme de passion<sup>42</sup>.

La passion présente deux significations, l'une positive, l'autre négative. Positivement, elle désigne un amour fou qui se donne sans raison apparente et qui paraît même illogique au bon sens. En employant le langage du sacrifice, les croyants du début de notre ère ont affirmé que la mort du Christ signifiait l'amour passion de Dieu pour les êtres humains. Cet amour passion manifeste l'accueil inconditionnel de Dieu. Négativement, la passion s'assimile à la souffrance: les Evangiles la relatent particulièrement dans la "Passion du Christ". En se donnant

<sup>42</sup> André Dumas  
*"Passion et malheur",  
 in: Ces mots qui nous  
 font croire et douter,  
 Paris / Lyon, Editions  
 œcuméniques /  
 Société nouvelle de  
 publications  
 protestantes, 1971, p.  
 86*

totalement, le Christ dévoile par contraste les êtres humains tels qu'ils sont: souvent lâches, pétris d'incompréhension et de préjugés.

Les attitudes liées aux faiblesses des humains, ainsi que la soif de pouvoir, ont entraîné la mise en croix du Christ qui se situe au carrefour d'une part de nos difficultés à croire et à aimer vraiment et d'autre part de l'amour de Dieu. Par le chemin de la passion du Christ, un sentier est tracé par Dieu dans notre humanité. Seul un Dieu qui se fait incarné assume réellement ce que nous sommes en vérité dans notre vie quotidienne. Autrement dit, le don de Dieu transforme la compréhension traditionnelle du sacrifice religieux. En termes techniques, on dira qu'il est subverti c'est-à-dire changé dans sa signification<sup>43</sup>. Le sacrifice implique du point de vue chrétien une attitude qui nous invite à faire confiance à Dieu qui se fait proche jusque dans nos difficultés et nos échecs.

Les croyants confessent que cette solidarité de Dieu manifestée à la mort du Christ peut être lue dans la lumière de Pâques<sup>44</sup>. Autrement dit, la passion n'a pas le goût du malheur, mais elle est une brèche ouverte qui indique que la voie de l'amour têtue vaut la peine d'être vécu.

Ceci posé, les liens entre ce don de Dieu et les actions humaines peuvent à leur tour être clarifiés. Et pour comprendre ces liens, la

<sup>43</sup> *La passion de Dieu pour les êtres humains tels qu'ils sont change la vision du sacrifice religieux: seul l'amour désintéressé pour Dieu et les autres importe vraiment*

<sup>44</sup> *Pour ceux qui aimeraient en savoir plus, voir par exemple: Collectif, La mort de Jésus, dossier pour l'animation biblique, Essais bibliques n° 8, Genève, Labor et Fides, 1984*

liberté de Dieu et celle des humains est essentielle. L'évangéliste Jean<sup>45</sup> le souligne avec force: Christ se met librement au service d'un Dieu libre. "Ma vie, on ne me la prend pas, je la donne". Le don volontaire ouvre sur une obéissance consentie. Christ n'est pas seulement le jouet d'une force obscure et hostile, mais il est Celui qui vient manifester le don dans son ultime grandeur. Cette proposition chrétienne reste une offre pour les humains et il appartient à chacun de voir s'il veut y croire ou non. Le don du Christ est gage de liberté et il vient nous aider à comprendre le sens du don. En demandant aux croyants de s'offrir en vivant sacrifice, il n'est nullement question d'entrer dans une sorte de dolorisme. Au contraire, les croyants sont invités à entrer dans la spirale joyeuse du don rendu possible par la confiance reçue. Pourtant la tentation reste forte de procéder par comparaison en affirmant que nous sommes appelés à imiter ce que le Christ a fait<sup>46</sup>. Or les Ecritures insistent fortement sur ce fait que le don absolu et total du Christ est unique. Seul le Christ peut se dépouiller totalement de sa divinité. Ce point s'avère capital car il signifie que personne ne peut et ne doit reproduire ce que le Christ a réalisé. Si la conduite du Christ peut nous inspirer, celui-ci ne constitue pas un modèle à copier. Le don du Christ nous renvoie à notre identité d'humain: personne n'a besoin d'être Dieu, et personne ne doit chercher à

<sup>45</sup> *Evangile selon Saint Jean, chapitre 10, verset 17, TOB, op. cit.*

<sup>46</sup> *Le croyant n'est pas appelé à refaire ce que le Christ a accompli*

vouloir l'être. Cette affirmation est d'autant plus importante que l'envie de donner produit parfois un surinvestissement.

Cette attitude nous entraîne dans un examen du double mouvement qui se niche à l'intérieur même de l'acte de donner. Car un vrai don est un don de quelque chose à quoi l'on tient. Le don renvoie alors à la nécessité de se désinvestir de ce à quoi on était attaché. Donner, c'est lâcher quelque chose<sup>47</sup> qui nous tient à cœur. Bien que nous n'aimions guère ce mot, le don implique un renoncement. Celui-ci, vécu comme un amoindrissement, apparaît souvent comme négatif; il se décline sur le mode du regret. Mais à quoi donc faut-il renoncer?

Du point de vue du croyant, le renoncement s'effectue dans l'abandon de sa volonté à vouloir tout maîtriser. Cet abandon s'avère tout sauf naturel<sup>48</sup>. Il demande un changement profond de mentalité; chacun est invité à entrer dans une démarche qui occupe toute une vie. Ce cheminement s'identifie à un apprentissage: nous sommes invités à nous "dé-précupper" de nous-mêmes pour vivre dans le présent la plénitude de la rencontre avec autrui. Nous savons combien il est difficile, dans la vie quotidienne, de rester ouvert et disponible sans s'épuiser. La lassitude et le découragement guettent souvent.

<sup>47</sup> Voir ce sur point Camille Tarot, "Avant le don et en-deçà du don. Don et sacrifice", in: Collectif, *Le don, Théologie, Philosophie, Psychologie, Sociologie, op. cit.*, p. 144

<sup>48</sup> *Le christianisme ne demande pas la négation de soi, mais appelle à la transformation de soi*



Parler du *burn-out* dans cet ouvrage indique déjà bien que l'idéal du don de soi amène parfois à sous-estimer ses limites et à croire que l'on peut toujours plus. Il ne s'identifie pas avec une simple surcharge passagère. Ceux qui passent par là le savent: le *burn-out* est une réalité lourde à porter. Cherchons à comprendre d'où il vient et ce qui l'occasionne.

Une des causes de cet épuisement provient de ce que la barre est en quelque sorte placée trop haut: l'image idéale que l'on aimerait atteindre se révèle si absolue et exigeante qu'elle en devient invivable. Dire non à autrui revêt une difficulté insoupçonnée, car cela implique déjà une certaine acceptation de l'imperfection; le non égratigne la vision parfaite que l'on veut donner de soi à autrui. En répondant sans discernement aux multiples appels qui ne manquent pas de surgir, c'est souvent cette image exemplaire que nous voulons conserver à tout prix. Il n'est donc pas surprenant que le *burn-out* affecte justement les plus actifs et les plus généreux. En vivant le don total de soi, les limites physiques et psychiques sont souvent franchies. Celui qui se donne sans compter dans un travail de type relationnel et qui se laisse manger par les demandes se consume intérieurement, un peu à l'image d'un sportif de

<sup>49</sup> Cf. Francine Fontaine et Margaret C. Kiely, "Le burn-out. L'âme en deuil de son idéal", in: *Nursing Québec*, vol. 8 / n° 5, septembre / octobre 1988

haut niveau qui va au-delà de ses limites et qui brûle toutes les réserves de son corps. Le *burn-out*, selon une belle formule<sup>49</sup>, met "l'âme en deuil de ses idéaux" et de ses croyances. Au gré des divers événements, il s'agit d'apprendre patiemment à faire confiance aux autres en arpentant le difficile chemin de l'acceptation de ses limites. Les accepter signifie apprendre à tracer des frontières entre ce que nous sommes et ce que sont les autres. Le don sollicite non seulement notre vouloir propre, mais aussi celui du receveur. Nous ne pouvons faire plus que la moitié du chemin. Et la meilleure volonté du monde ne supprime jamais la différence d'avec autrui; cette distance met nos dons humains à leur juste place. Personne ne peut ressentir pour autrui. Nul ne sait ce que vit celui-ci avant qu'il ne l'ait exprimé. Personne ne peut vouloir pour son prochain et encore moins faire les choses à sa place.

L'acceptation des limites ne prend pourtant pas en compte la complexité des aspirations qui habitent la plupart d'entre nous. Par nature, les êtres humains ont envie de transgresser ces mêmes limites. Le dicton "Il faut accepter ses limites" paraît souvent démobilisateur. Le chemin se trace alors au jour le jour dans *l'acceptation de la tension* entre ses limites et l'envie d'en faire plus, de les dépasser. Plutôt qu'à de longues théories, recourons à ce petit texte rédigé par une diaconesse<sup>50</sup> qui a consacré sa vie au don:

<sup>50</sup> Sœur Myriam, *Règle de Reuilly. Parole humaine, appel divin, Versailles, communauté des Diaconesses de Reuilly, 1995 [1988], p. 53-54*

*“Dégage-toi dans la mesure même où tu t’engages sans compter. Prends de la distance dans la mesure même où tu communies fraternellement à autrui.*

*Dieu seul est illimité. A exiger sans cesse le maximum de lui-même, l’être profond se dissocie et se perd [...].*

*Prends le temps de vivre amicalement avec toi-même. Respire. Reprends haleine.*

*Apprends dans le repos du corps et de l’esprit la calme lenteur de toute germination”.*

## **20 - Recevoir serait-il le secret du don?**

Se mettre dans la position de celui qui est *obligé de recevoir* n’est pas facile. Le mendiant donne une figure frappante de cette posture. A l’image de celui qui tend une main, celui qui demande fait *l’aveu d’un manque*. De plus, recevoir fait courir le risque de se sentir en dette, ce qui entraîne l’abandon d’une part de sa fierté. Les dettes sont psychologiquement difficiles à assumer. Le stress guette ceux qui doivent constamment boucher des trous financiers. Dettes et dons partagent un point commun: ils instaurent, chacun à leur manière, un lien. La dette cependant est souvent perçue comme un lien négatif. Elle lie de façon non volontaire à autrui. Et il serait erroné, sous prétexte de

louer l'acte de recevoir, d'exalter sans autre la dette, car il faut aider justement ceux qui doivent de l'argent à imaginer des solutions qui permettent de sortir de situations délicates. La tâche commune des gens responsables d'une société est de "faire la guerre"<sup>51</sup> à cette misère-là. Il ne faut pas confondre misère matérielle et prise de conscience de sa dépendance et de sa pauvreté humaine et spirituelle.

Mais aussi curieux que cela puisse paraître, il existe également une dette positive: elle a pour nom "sentiment de reconnaissance", compris dans le sens de gratitude. En pratique, elle se traduit par une conscience heureuse de ce je dois à autrui<sup>52</sup>. En acceptant quelque chose de la part d'autrui, je reconnais que je ne suis pas tout-puissant, que je ne peux et surtout ne dois pas *tout* faire. Recevoir signifie *renoncer à l'illusion de son indépendance*. Un bref jeu de réminiscence permet de prendre conscience de l'interdépendance de fait avec une communauté de destin qui nous lie les uns aux autres. Il suffit de penser *pratiquement* au nombre de personnes dont chacun dépend quotidiennement et cela dès le matin: le savon utilisé sous la douche, le pain du petit-déjeuner, le bus qui amène au lieu de travail, etc.; autant de personnes et de groupes de personnes qui œuvrent sans même que nous en ayons conscience.

<sup>51</sup> L'expression est de l'Abbé Pierre

<sup>52</sup> Recevoir renvoie à l'aveu d'un manque et d'une reconnaissance que nous ne pouvons pas vivre en autarcie

Jeunes ou âgés, travailleurs ou non, hommes ou femmes sont placés dans la commune condition du recevoir. Pour le croyant, ce verbe indique une égalité de tous les êtres humains devant Dieu. Se placer devant Dieu signifie avant tout se mettre devant une puissance qui n'opère plus de distinctions entre riches et pauvres, entre gens instruits et illettrés, etc. Autrement dit, à l'inverse de ce que nous exerçons constamment entre les humains, Dieu accepte tout un chacun indépendamment de son rang social et de ses qualités. Nous sommes sur ce point invités à dépasser le culte des apparences engendrées par les richesses matérielles pour reconnaître que nous avons besoin des autres. L'acte de recevoir se révèle indispensable: les autres m'apportent quelque chose qui n'est pas de moi et que je n'avais pas en moi auparavant. En ce sens, recevoir autrui dans sa différence constitue le lieu d'un enrichissement toujours possible. "Heureux ceux qui se savent pauvres en eux-mêmes" dit l'Évangile<sup>53</sup>, car ils sauront apprécier ce que leur donnent les autres. Ne se partageant plus entre ceux qui ont le pouvoir de donner d'une part, et ceux qui sont obligés de recevoir d'autre part, la société sera fondée sur la solidarité, autrement dit sur la conscience d'appartenir à un même ensemble, de provenir d'une même pâte humaine. La solidarité avive alors le sentiment de justice nécessaire car elle seule présente "la charité dans toute son envergure"<sup>54</sup>.

<sup>53</sup> *Évangile selon Saint Matthieu, chapitre 5, verset 3*

<sup>54</sup> *Paul Ricœur, "Le socius et le prochain", in: Histoire et vérité, Paris, Seuil, 1955, p. 99-111*

## 21 - (Se) donner, à quoi bon?

Il est des phrases qui éclatent comme un coup de tonnerre dans le ciel bleu de nos idéaux. Elles ont le mérite de nous faire réfléchir. Lisez celle-ci, qui a été écrite par Père Wresinski<sup>55</sup>, fondateur ATD quart monde: “Le pauvre, c’est celui qui vit *sans espoir de réciprocité*”. Le don semble ici atteint en son cœur même: être pauvre signifierait se trouver dans la posture de celui qui doit tendre la main sans possibilité de retour. Le don d’autrui n’ouvre-t-il que sur la dette de reconnaissance qui aurait, cette fois-ci, le goût de l’amertume? Le caractère unilatéral du don n’entraîne-t-il pas une humiliation de celui qui reçoit? A quoi bon mettre autrui dans une telle situation?

Il faut oser dire que le don peut aussi être accompli et surtout perçu comme une manière de vouloir se montrer supérieur à l’autre. “Faire la charité” comporte le risque de la condescendance et peut revêtir un sens négatif. Le geste de donner peut souligner (même sans le vouloir) les différences sociales et culturelles au lieu de les aplanir. Dans la mesure où “donner” se conjugue avec “pouvoir”, il traduit la manifestation d’une supériorité par rapport à quelqu’un *obligé* de recevoir; le don apparaît alors comme une négation de la réciprocité. Et plusieurs écrivains soulignent ce caractère humiliant lié à

<sup>55</sup> Cité par Jean-Philippe Bouilloud et Véronique Guienne (dir.), *Questions d’argent.*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999 p. 16. ATD signifie: “Aide à Toute Détresse”

l'obligation de recevoir. En contrepoint, voici une ou deux pensées<sup>56</sup> qui distillent une compréhension salutaire contre une manière hautaine et lointaine de pratiquer la charité: "Qui appelles-tu mauvais? - Celui qui veut toujours faire honte. *Que considères-tu comme ce qu'il y a de plus humain?* Epargner la honte à quelqu'un."

<sup>56</sup> Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, Paris, Hachette, Pluriel, 1987, p. 195 (aphorismes p. 273 et 274)

Le don implique une recherche de dignité et, à ce titre, ouvre sur la solidarité, c'est-à-dire sur ce sentiment d'appartenir à une même famille humaine.

La dignité se conquiert. Parfois l'humour, qui a la capacité de détendre une situation en introduisant une distance à l'égard de soi-même, permet de rétablir une symétrie dans des relations par trop inégales. Dans le film *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, la scène suivante en fournit un bel exemple: Amélie, portée par le désir d'aider et de faire plaisir à tout le monde, se penche tout naturellement vers un mendiant pour lui tendre une pièce. Superbe humour du mendiant qui rétorque: "Non merci, Madame, je ne travaille jamais le dimanche".

Le donateur doit aussi apprendre à vivre l'imprévu et l'instant de la gratuité contenue dans le don. Notre pratique du don oscillera toujours entre deux voix qui éveillent des résonances et des échos en nous: une voix qui appelle au réalisme et une autre qui incite à la générosité. Remarquons que ce dernier acte n'est possible que porté par une

<sup>57</sup> Voir Anne-Marie Fixot, "Le don à la croisée du symbolique et du possible", in: Collectif, *A qui se fier? Confiance, interaction et théorie des jeux*, La revue du M.A.U.S.S. semestrielle n° 4, 2<sup>ème</sup> semestre 1994, Paris, La Découverte / M.A.U.S.S., Recherches, 1994

confiance; seule cette dernière en effet permet de se libérer de la peur de manquer et ouvre sur une relative insouciance.

L'acte de donner réside dans ce geste où l'on écoute la voix de son cœur et où l'on met ensuite à disposition de façon désintéressée ce que nous avons de disponible<sup>57</sup>. L'imprévu suscité par l'appel contenu dans le don pourra alors être bien vécu. Vous l'avez sûrement déjà expérimenté: un coup de sonnette, et voilà que de vagues connaissances débarquent à l'improviste, sur le coup de midi. "Vous avez mangé?"; - "Eh oui, ... enfin non!"; - "Eh bien, venez, on fera avec". Se serrer un peu, faire de la place à autrui signifie bien plus qu'une réception, car l'hospitalité constitue à mon sens le paradigme du don, son modèle par excellence. Cet accueil indique bien que tout don signifie en fait un partage sans arrière-pensées de ce que l'on a. Il permet la disponibilité et l'entrée dans un revirement qui accepte de se laisser transformer mutuellement.

Le don est d'abord un acte et c'est pourquoi il est grand temps de terminer ce livre. Le don s'éprouve et ne se prouve pas par des arguments logiques et rationnels. Il en va du don comme de l'amour. Un discours sur l'amour ne remplacera jamais l'amour lui-même. De même un ouvrage sur le don ne se parachève vraiment que s'il ouvre sur l'envie



de donner, s'il communique la volonté d'une pratique effective.

Alors à *quoi bon (se) donner*? Pour être entraînés par contagion dans une force qui combat le sentiment d'impuissance. A *quoi bon (se) donner*? Tout simplement pour combattre une rumeur tenace qui affirme de façon péremptoire que "de toute façon, rien ne sert à rien". A *quoi bon (se) donner*? Pour rester humain et croire en un monde meilleur, car en vérité "la seule chose qui puisse devenir fatale à l'homme, c'est de croire à la fatalité; cette croyance entrave le mouvement qui mène au revirement"<sup>58</sup>.

<sup>58</sup> *Martin Buber, Je et tu, Paris, Aubier, 1969, p. 90-91*

---

	Introduction	9
1	Quels sont les ingrédients qui forment le don?	13
2	Qu'est-ce qu'un don traditionnel?	16
3	Qu'est devenu le don traditionnel?	20
4	Les dons sont-ils tous des actes libres?	21
5	Notre société marchande risque-t-elle d'étouffer le don?	22
6	Dans quelles circonstances notre société se montre-t-elle généreuse?	25
7	Pourquoi faut-il être critique face aux dons modernes?	29
8	Faut-il dire: "La justice pas la charité"?	32
9	Le don totalement désintéressé est-il praticable?	35
10	Pourquoi le don désintéressé suscite-t-il à la fois fascination et rejet?	37
11	Faut-il jeter la gratuité aux oubliettes?	39
12	L'intérêt personnel est-il l'ennemi du don?	44
13	A quoi bon donner de l'argent?	46
14	Dans quels buts effectuer un don à des inconnus?	49
15	Pourquoi est-il juste d'accomplir des dons anonymes?	51
16	Le bénévolat tue-t-il les emplois?	54
17	A quoi bon donner son temps?	58
18	Le don de soi implique-t-il un sacrifice?	61
19	Eviter le burn-out, oui mais comment?	67
20	Recevoir serait-il le secret du don?	69
21	(Se) donner, à quoi bon?	72

**Auteur de l'ouvrage**

Félix Moser

**Ont collaboré à la réalisation de cette publication:**

Jean-Philippe Ayer, Eleonora Gualandris et Sarah Jost

**Graphisme de la couverture**

SimpleCom

**Mise en page**

Kastelor G.E.T., Kaarina & Stéphane Lorenzini

**Diffusion en Suisse**

OLF, rte André Piller 39, CH - 1720 Corminbœuf, Fribourg

**Diffusion en France et en Belgique**

Diff-Edit, bd Montparnasse 96, F - 75014 Paris

Les Editions de l'Hèbe - Case postale 91

CH - 1772 Grolley

[www.lhebe.ch](http://www.lhebe.ch)

